

**RÉCIT INDIGÈNE DE L'EXPÉDITION**

**D'O'REILLY.**

Traduction du dernier chapitre du livre intitulé : *Ez-zahrat en-nâira* (الزَّهْرَةُ النَّائِرَةُ) (la splendeur éblouissante), sur les événements qui eurent lieu à Alger lors des attaques des infidèles (Ms. Arabe 100, donné à la Bibliothèque d'Alger par M. Alphonse Rousseau (1)).

NEUVIÈME EXPÉDITION.

Le lundi 28 rebi 2<sup>e</sup> de l'année 1189 (28 juin 1775), sous le règne de Mohammed Pacha El-Mekrouï, vers midi, une polacre venant de (blanc dans le ms.) arriva à Alger. Le patron nous raconta qu'elle était entrée à... (blanc, probablement Alicante) et qu'elle se trouvait parmi la plus grande partie de la flotte espagnole.

« Pour pouvoir pénétrer au milieu de la flotte (dit le patron), je prétextai la nécessité de faire ma provision d'eau. Je dis aux espagnols que je me trouvais à Alger, lorsqu'on y reçut la nouvelle de l'arrivée prochaine de leurs vaisseaux. Les Algériens me firent sortir du port, ajoutai-je, sans me laisser même prendre

---

(1) Le ms. d'où nous avons traduit ce fragment est une copie faite probablement sur l'original lui-même, un peu moins de six mois après l'achèvement de celui-ci. L'écriture en est fine, élégante et d'une lecture facile, plus facile sans nul doute que n'étaient pour le copiste les caractères tracés par la main de l'auteur. Aussi, a-t-il été tellement embarrassé pour certains passages illisibles qu'il a préféré laisser des blancs que la conscience du traducteur ne peut se charger de remplir. De temps en temps, on remarque dans le style de cette copie les indices de mots mal lus, mais le sens bien défini de la phrase ne permet pas d'hésiter. D'autres fois, le copiste, ne déchiffrant qu'imparfaitement, a reproduit ce qu'il a cru lire, sans chercher à le comprendre, et il faut avouer qu'il est tombé dans la confusion en deux ou trois endroits. Nous avons traduit ces passages avec beaucoup de circonspection et de réserve, après les avoir rapprochés de l'ensemble ou des détails du récit, et les avoir corroborés par diverses recherches.

Le ms., ainsi qu'on le verra plus loin, porte la double indication du nom de son auteur avec la date de l'achèvement de la composition de l'original (14<sup>e</sup> douhidja 1193, 23<sup>e</sup> décembre 1779) et celle du jour où il a été copié par ordre de Mohammed, Bey d'Oran.

l'eau qui m'était nécessaire. Je me rendais à Marseille, lorsqu'un vent défavorable m'a poussé dans vos parages.

» Leur chef, ajoutant foi à la sincérité de mon récit, m'envoya faire de l'eau, en me recommandant de ne pas rester plus de six heures ; autrement, disait-il, j'arrêteraï votre navire, et ne vous laisserais pas partir avant nous, car nous mettons à la voile demain ou après demain, et nous nous rendons en Barbarie.

» On me fit des questions sur Alger. Je répondis que les habitans étaient disposés à se défendre, que l'on avait fait descendre cent mille cabiles des montagnes, et que l'on s'occupait activement en outre à réunir les troupes régulières ainsi qu'à fortifier les côtes. Les Espagnols, ne suspectant pas ma véracité, me laissèrent partir. Je suis venu en toute hâte vous prévenir que la flotte était sur le point d'appareiller. C'est aujourd'hui le cinquième jour de mon départ d'Alicante. A présent que je vous ai informés de ce qui se prépare, je vais mettre sur-le-champ à la voile ; car si les Espagnols me trouvaient ici ou dans ces parages, ils me feraient rendre compte de ma présence. Ils seront dans vos eaux ce soir ou demain matin. »

Après que Mohammed Pacha eut reçu cette nouvelle, il envoya un message à Salah-bey gouverneur de la région orientale (Constantine). Ce chef avait reçu l'ordre de se tenir près de Hamza, afin de pouvoir au besoin être à Alger en deux ou trois jours. Le Bey de Titery fut également prévenu, ainsi que le *Khalifa* de l'Ouest (Oran) qui gardait alors Mostaganem, et se préparait à protéger Oran dans le cas où l'ennemi maudit de Dieu (1) voudrait y opérer un débarquement pour fondre sur Alger par terre. Comme on pouvait craindre que si le Bey s'absentait, les Espagnols ne tentassent de s'emparer de Tlemcen, Mascara ou Mostaganem, ce chef ne devait pas quitter sa province, mais envoyer à Alger son lieutenant, qui est un homme fort brave, très-expérimenté à la guerre, inébranlable dans le danger, doué d'une grande énergie,

---

(1) Lorsque l'auteur de ce récit mentionne les ennemis d'alors, les Espagnols, il les désigne par cette seule épithète, *les maudits*. Nous faisons cette observation une fois pour toutes, par ce que, dans la présente traduction nous avons remplacé l'injure du fanatique écrivain arabe par l'expression plus convenable *les Espagnols* ou *l'ennemi*. C'est la seule infraction que nous nous soyons permise à la translation rigoureuse du texte arabe en français.

chargeant audacieusement en personne, faisant inmanquablement subir à l'ennemi, le lendemain, le mal qu'il n'avait pu lui faire éprouver la veille, et supportant stoïquement toutes les vicissitudes. C'est un homme intrépide et perspicace, tel que le décrit le poète :

C'est un foudre de guerre; son glaive, fulgurant dans sa main, semble l'éclair;

(...Ici, deux hémistiches trop inexactement copiés pour que nous osions en hasarder la traduction: ils contiennent l'éloge métaphorique du lieutenant du bey.)

C'est le diadème des rois, c'est le lion rugissant dans l'arène;

Il comble les vœux des malheureux qui l'implorent, il dompte les agitateurs.

Il subjugué tous les peuples dans le champ de bataille;

Il vient à bout des méchants malgré leurs ruses;

Son habileté soumet à sa volonté tout coursier rétif;

Dès le berceau il édifiait sa renommée;

C'est un héros couronné de l'auréole de la victoire.

Toutes les populations chérissent ce brave guerrier.

A l'arrivée du message du Pacha, les trois grands chefs s'empressèrent de se rendre à Alger.

Le 1<sup>er</sup> Djoumada 1<sup>er</sup>, qui était le huitième mois de l'année chrétienne, un jeudi, le gardien de la vigie de Bouzaréa descendit à Alger, et annonça que la surface de la mer était couverte par les voiles des navires. Mohammed Pacha donna aussitôt l'ordre de faire sortir de la ville cent tentes, contenant chacune trente soldats; quarante de ces tentes furent mises sous le commandement de Si Haçan El-Khaznadji, et furent placées entre Aïn er-Rebât et l'oued el-Khenis (1); quarante autres, commandées par l'Aga Ali, aga des Arabes, furent dressées à l'Oued El-Khenis, et l'on plaça les vingt autres tentes à Bab el-Oued, sous les ordres de Si Mostafa, Khodjat-el-Khil.

La faiblesse du vent ne poussa pas les vaisseaux en vue du rivage pendant toute la journée du jeudi; mais le vendredi matin, 2 Djoumada, on commença à distinguer les voiles du haut des minarets de la ville. Une bonne brise s'étant élevée, les premiers navires vinrent mouiller à l'embouchure de l'Harrache, à l'heure où l'on sortait de la prière solennelle (2).

---

(1) Derrière la batterie d'Aïn Bida, emplacement connu de la fête des fèves. On a déjà vu que l'oued Khenis est la petite rivière que nous appelons le *Ruisseau*. — N. de la R.

(2) Cette prière a lieu à une heure après midi.

Le Bey Salah commença alors à s'établir vis-à-vis des navires de l'autre côté de la rivière, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Il n'eût pu choisir un lieu plus convenable, à cause de sa nombreuse cavalerie arabe, qui comptait plus de vingt mille chevaux.

Les vaisseaux ennemis passèrent si près des forts d'Alger, que s'ils avaient fait feu, leurs boulets eussent infailliblement touché les murailles. Comme ils ne tirèrent pas, les troupes d'Alger et celles des forts n'engagèrent pas l'action, bien que les mortiers et les canons fussent chargés, et les artilleurs aux pièces; mais on avait ordre de n'attaquer sous aucun prétexte.

Le 3 Djoumada 1<sup>er</sup>, un samedi, vers neuf heures du matin, la vigie de Bouzaréa envoya dire que l'on apercevait une seconde escadre plus considérable que la première. Les vaisseaux furent effectivement en vue d'Alger à midi, et ils étaient tellement nombreux qu'on n'eût pu les compter : leurs voiles déployées couvraient la surface de la mer. Ils mouillèrent près de la première escadre.

Le 4 Djoumada, on commença à voir les embarcations se croiser sur la rade, et ce mouvement continua jusqu'à la nuit tombée. Un brigantin louvoya près de terre, du côté d'Aïn Er-rebât, et s'occupa de sonder le fond. Le fort de Ras-Tafoura (1) lui tira deux coups de canon dont les boulets ne l'atteignirent pas.

Les lundi, mardi et mercredi, 5, 6 et 7, se passèrent de la même manière, sans qu'aucun mouvement décisif fût remarqué chez l'ennemi. Cependant, il parut avoir l'intention de tenter un débarquement, et les nôtres qui venaient de l'Harrache nous disaient que les Espagnols étaient fort près, car ils les entendaient comme s'ils eussent été au milieu d'eux. Cette inaction nous était avantageuse, parce que les contingens arabes nous arrivaient de tous côtés pendant ce temps.

Le jeudi 8, deux heures avant le coucher du soleil, un gros vaisseau vint s'embosser vis-à-vis de la batterie d'El-Khenis, et commença une canonnade qui ne cessa qu'à la nuit. On pense qu'il tira environ quinze cents coups de canon, à en juger par la rapidité du feu, où six pièces tiraient à la fois. L'artillerie de la batterie répondait; mais sept pièces seulement pouvaient être pointées sur le vaisseau, et quelquefois on en tirait deux ensemble.

---

(1) Le fort *Bab-Azoun*, l'ancien, bien entendu, dont on voit encore les ruines en avant du fort actuel; celui-ci date du règne du dernier Moustafa Pacha, soit du commencement de ce siècle.

Les musulmans poussaient des cris d'allégresse et faisaient des vœux pour le succès des pièces qui tonnaient à la fois. Grâce à Dieu, durant toute la canonnade, et parmi les nombreux boulets envoyés par l'ennemi, un seul atteignit la batterie, et fit une légère brèche à la muraille. L'aga Ali demanda à Alger des maçons avec tout ce qui leur était nécessaire. On lui en envoya aussitôt : ils vinrent du port par la mer, car c'était encore la voie la plus facile. Le lendemain, au milieu du jour, le dégât était réparé.

Notre batterie tira, cette nuit-là, environ cinq cents coups de canon, et nous n'y eûmes pas un seul homme tué ou blessé, bien qu'une pièce se soit fendue dans sa longueur, mais sans lancer d'éclats ; c'est pourquoi personne ne fut atteint. Hors de la batterie, deux hommes furent tués. Que Dieu les couvre de sa miséricorde ! Les canonnières et les soldats qui défendaient ce poste avaient garni complètement la muraille, vis-à-vis de l'ennemi, d'un épaulement de broussailles et de terre, qui cachait totalement la maçonnerie. Que Dieu les en récompense !

Vers le coucher du soleil, un autre vaisseau vint mouiller une ancre en face de la batterie établie près d'Aïn-er-Rebât (1) et devant le camp de Si Haçan el-Khaznadji ; aussitôt établi dans ce poste, il ouvrit le feu sur la batterie. Deux canons de dix-huit livres s'y trouvaient, et Ahmed-Khodja, bâch-defter (dar), en fit tirer sept ou huit coups sous l'avant du vaisseau. Un mouvement de stupeur se manifesta alors chez l'ennemi ; le navire tira aussitôt une bordée à boulets du côté de la mer. Nous pensâmes qu'il avait touché le fond, et nous vîmes en effet venir une galiote qui le remorqua. Après son départ, nous trouvâmes, au point de son mouillage, une ancre, avec un petit bout de câble coupé par le boulet ; nous comprîmes que sa bordée du côté de la mer était pour appeler du secours.

Le vendredi 9, aucun engagement n'eut lieu.

Le samedi 10, une heure et demie environ avant les premiers indices du coucher du soleil (*blanc*)... et les bricks, balancelles s'approchèrent de terre, ainsi que quatre ou cinq gros navires que l'on appelle en leur langue (vaisseaux) de ligne, et commencèrent à

---

(1) Celle dont on voit les restes à l'angle sud-est du champ de Mançou-  
vres. (N. de la Rédaction)

lancer de tous côtés de la mitraille (1), de telle sorte que personne ne pouvait s'avancer du côté de la mer.

L'ennemi fit alors aborder des espèces de radeaux vers le lieu qu'il avait choisi pour son débarquement. Ces sortes d'embarcations sont indispensables pour mettre à terre l'artillerie et le matériel, et il serait illusoire de vouloir débarquer les gros bagages sans leur secours. Le lieu qu'ils adoptèrent est la plage située en face du cimetière des Martyrs (*Kobour ech-chohadâ*), jusque vers l'Harrache.

Après avoir mis à l'eau les radeaux et les avoir amarrés à terre comme s'ils faisaient partie du sol, on débarqua les troupes. Pendant la durée du débarquement, des soldats s'occupèrent à établir les retranchements et à niveler le terrain pour camper. Le débarquement s'effectuait avec la plus grande rapidité; les innombrables embarcations qui couvraient la mer la faisaient paraître noire; il y avait une si grande quantité de canots, qu'un homme eût pu aller de terre sur les navires sans que son pied effleurât l'eau.

L'ennemi continua à mettre à terre ses hommes et son matériel. Comme il ne trouva personne devant lui, le *Kiahia* (lieutenant du chef) voulut monter au *Jardin* avec huit mille hommes, pour s'emparer de cette position et s'y retrancher (2). Il ne se trouvait à cet endroit qu'un faible détachement de nos troupes, embusqué derrière les haies du *Jardin*, contre lequel on a construit la batterie attenante au Cimetière des Martyrs. Ce détachement faisait feu de derrière la haie, et l'ennemi, le voyant si peu nombreux, n'en tint pas grand compte et voulut fondre sur lui. Quand il fut près de la

---

(1) Le mot de la langue franque *doubla* a été appliqué d'abord aux boulets ramés. Ici il n'a, selon toute apparence, d'autre signification que *mitraille*. Les boulets ramés ont pour but ordinaire de couper les cordages des navires et sont peu usités contre des armées de terre. Nous avons toujours pris, ici, le mot *doubla* dans l'acception de *mitraille*. Ces applications impropres de mots techniques des arts de la civilisation, sont fréquentes chez les peuples musulmans, qui ne possèdent qu'en germe des connaissances et usages divers fort répandus chez nous et rigoureusement définis. Il nous arrive si souvent d'attribuer à des mots arabes, que nous comprenons mal, une signification inexacte, que nous pouvons nous expliquer la même inexactitude chez les auteurs musulmans.

(2) Ce chiffre de huit mille hommes est précisément celui du premier corps de troupes espagnoles qui ait débarqué. Le *Kiahia*, ou lieutenant, désigne ici le marquis de la Romana, qui fut blessé à mort au commencement de l'affaire. — *N. de la Réd.*

haie, une balle tirée par un de nos soldats atteignit le *Kiahia* à la cuisse. Les Espagnols, voyant le sang qui coulait de la blessure de leur chef, l'engagèrent à rentrer au camp pour se faire panser ; mais il leur répondit qu'elle n'était pas assez grave pour l'empêcher de charger à leur tête. Il continua donc, mais au moment où ils franchissaient la haie du Jardin, une autre balle l'atteignit au sein gauche, et il demanda qu'on le mit à cheval. On le fit monter ; il fut conduit au camp et de là au vaisseau. Mais, en arrivant à bord, il rendit le dernier soupir.

Cet événement commença à jeter la frayeur dans le cœur des Espagnols. Quelques-uns des soldats qui accompagnaient ce chef à l'attaque de la haie pénétrèrent dans le Jardin, et plusieurs y perdirent la vie. Les autres aperçurent, au-delà du camp établi vers l'Harrache, des troupes nombreuses, et cette vue augmenta encore le découragement qui les avait saisis.

A ce moment, s'avancèrent les chameaux que Salah-Bey avait placés du côté de l'Harrache. L'ennemi, frappé de terreur, recula devant cette charge, qui fut la cause de sa défaite. Le Bey n'avait avec lui qu'un peu de cavalerie. Le petit détachement qui était derrière la haie s'avança sur les derrières des Espagnols, et les conduisit jusqu'à leur camp. Il eut des hommes tués et d'autres blessés et ne put, à cause de cela, parvenir à chasser l'ennemi de ses retranchements. Nous eûmes connaissance de ce léger échec par les blessés.

Vingt jours après, nous trouvâmes près du camp espagnol un homme enterré dans le sable ; c'était Hadj Salah, qui n'était aucunement défiguré. La mitraille qui pleuvait abondamment ne permit qu'à un petit nombre des nôtres de poursuivre l'ennemi.

Le terrain qui était entre nous et les Espagnols ressemblait à un vaste abattoir. Les cadavres des musulmans se distinguaient des autres, en ce qu'ils avaient leurs têtes, car on avait décapité tous ceux des chrétiens.

Deux cavaliers de l'Est, seulement, pénétrèrent dans le camp ennemi, où chacun tua deux ou trois hommes. Un de ces cavaliers mourut en se retirant ; l'autre sortit vivant, mais il succomba à ses nombreuses blessures. Nous avons vu écrit dans les papiers des Espagnols (1) l'expression du regret qu'ils avaient de combattre des gens si braves.

---

(1) L'auteur indigène de cette narration ne déclarerait pas qu'il a con-

Les Espagnols se renfermèrent dans leurs retranchements, dont personne ne pouvait approcher, à cause de la mitraille. Nos soldats, voyant cette disposition, se mirent à tirer par un feu de mousqueterie jusqu'au coucher du soleil, à travers la haie qui est derrière le Cimetière des Martyrs, sans qu'aucun des chefs ennemis donnât l'ordre de faire avancer des canons ou des mortiers : les Espagnols se renfermèrent plus que jamais dans leur camp, au point que... (blanc).

Nous avons vu écrit dans leurs rapports que, vers midi, ils étaient à l'abri des balles musulmanes.

Leurs retranchements avaient mille pas de longueur et étaient à trente pas du rivage :

À la batterie d'El-Khenis, se trouvaient deux pièces qui pouvaient être braquées sur le camp espagnol mais qui en étaient empêchées par la muraille. Nos artilleurs pratiquèrent une embrasure et un canon y fut mis en batterie. Cette pièce détruisait, à chaque coup, un grand nombre d'hommes ; et nous apprîmes qu'à la première décharge elle tua trente-six chrétiens : ce qui s'explique parce que le canon enfilait le camp dans toute sa longueur, et chaque coup mettait hors de combat beaucoup de monde.

Les Espagnols cherchèrent un moyen de se mettre à l'abri des ravages de cette pièce meurtrière ; mais ce fut en vain, car le canon dominait de beaucoup les retranchements, qui étaient situés bien au-dessous. L'ennemi continua son feu jusqu'à la nuit. Indépendamment des souffrances que lui imposaient son agglomération dans une étroite enceinte ainsi que l'ardeur du soleil et le feu de la poudre au milieu des sables, il subissait les ravages de nos boulets et de nos balles qui tuaient ou blessaient beaucoup de monde. Les barques et les sandals ne suffisaient pas à transporter les blessés aux vaisseaux. Nous apprîmes par quelques chrétiens qui étaient à terre avec eux, et qui furent plus tard prisonniers entre nos mains (1), que l'encombrement était si grand, que lorsque les embarcations pleines de blessés accostaient, les gens des vaisseaux

---

sulté des documents espagnols, comme il le fait ici, qu'on s'en serait aperçu dans plusieurs passages, notamment celui que nous avons signalé dans la note précédente. — *N. de la R.*

(1) Voir un peu plus loin l'observation que suggère une assertion qui contredit celle-ci.

leur, criaient d'aller à un autre bord, parce qu'ils étaient pleins ; et on les renvoyait ainsi d'un navire à l'autre.

Que Dieu soit loué de ce désastre, qui est un effet de sa grâce divine ! Moi, l'humble narrateur de ce récit, j'ai vu dans une lettre arrivée de Carthagène après le retour des Espagnols en leur pays, qu'ils apportèrent à l'hôpital de cette ville 2,300 blessés ou malades. L'hôpital étant insuffisant, on les installa dans les églises. Encore était-ce la partie la moins nombreuse de la flotte qui se rendit en ce port, car la plupart des vaisseaux se retirèrent à Alicante. Nous n'avons pas su positivement combien de blessés furent déposés dans cette dernière ville ; mais, d'après l'appréciation des caravelles qui les transportèrent, ils étaient plus nombreux qu'à l'autre port.

Les Espagnols disaient que nos balles étaient empoisonnées, parce que tous les blessés mouraient, et qu'il n'en guérissait pas un sur cent. Que Dieu en soit loué ! que Dieu en soit béni (1) !

Pendant la nuit, l'ennemi prit la fuite, abandonnant dix-sept canons de cuivre et tous les bagages, sans emporter un seul fusil. Les Espagnols avaient creusé, au milieu de leur camp, un puits dans lequel était une eau abondante, mais froide. Ils se ruèrent sur ce puits pour se rafraîchir, et tous ceux qui burent de cette eau moururent victimes de leur avidité : pas un seul n'échappa. Ils eurent plus de trois mille blessés, et le nombre des morts, quand ils se rembarquèrent, dépassa huit mille. Mon Dieu, augmentez leurs pertes !

De notre côté, le chiffre de nos pertes ne s'élève pas à trois cents hommes, tant tués sur le champ de bataille que morts de leurs blessures.

Quant au nombre des projectiles, balles, boulets et mitraille lancés par l'ennemi, Dieu seul le connaît : pour un de nos coups, il en tirait bien cent ; nous pourrions même dire, sans crainte d'exagérer, deux ou trois cents. Ceux-là seuls qui ont assisté à l'affaire peuvent s'en faire une idée. Dieu a traité avec bonté ses serviteurs les musulmans. Plus tard, nous avons vu nous-même, dans les récits historiques de cette expédition par les Espagnols, que le total de leurs pertes, tant en hommes tués au combat que morts

(1) En traducteur consciencieux, nous reproduisons, mais avec regret, ces honteuses exclamations qui sont, malheureusement, celles des fanatiques de toutes les époques, de tous les pays et de tous les partis.

de maladie ou de blessures, est de quatre mille. Que Dieu en soit loué ! qu'il en soit béni !

Il y avait, dans l'armée ennemie, douze ingénieurs qui moururent sur le lieu du combat. D'après ce qu'on nous a appris, deux cent cinquante chefs ont été tués, ainsi que le *Kiahia* (lieutenant) du général en chef.

Aucun homme ne fut pris vivant (1), parce que notre émir, le glorieux défenseur de la foi, Sidi Mohammed Pacha, avait promis dix dinars (environ 84 fr.) pour chaque tête qu'on lui apporterait ; il avait déclaré que si on lui amenait un chrétien vivant, il lui ferait couper la tête, sans rien donner à celui qui l'aurait capturé. C'est pourquoi nul ne s'inquiétait de faire des prisonniers.

Cette mesure avait un but qu'elle atteignit : d'un côté, elle excita une ardeur impitoyable, et de l'autre elle jeta l'épouvante.

Le roi d'Espagne avait fait dire à ses prêtres, à Alger, qu'ils rachetassent tout soldat captif, fût-ce même pour son poids d'or (2) ; mais on chercha vainement : on ne trouva personne. Quand on lui apprit ce fait : « Comment cela peut-il être, demanda-t-il, avec la grande avidité qu'ont les musulmans pour les richesses ? » Les prêtres lui répondirent : « Le souverain musulman a dit à ses troupes : Ces chrétiens sont venus en notre pays pour s'en emparer et nous en arracher ; ils ne s'arrêteront pas devant la crainte d'être prisonniers, celle d'être tués peut seule les contenir, car la mort est ce qui effraie le plus l'homme ; C'est pour cela qu'il a ordonné à ses troupes d'apporter les têtes des chrétiens, en allouant dix dinars par tête, et a déclaré que celui qui amènerait un prisonnier vivant n'aurait d'autre récompense que de n'être pas châtié. »

Le nombre des têtes apportées au pacha est de quatre cent quatre (3). On pourrait bien en ajouter cinquante ou soixante ;

---

(1) On a vu, un peu plus haut, que l'auteur, dans le but d'exposer avec éclat les pertes des Espagnols, cite un renseignement obtenu de chrétiens prisonniers entre les mains des musulmans. Il vient dire ici formellement qu'aucun homme ne fut pris vivant. Cette assertion dément la première, et doit mettre en garde contre la véracité entière de l'auteur.

(2) Il y avait à Alger, de temps immémorial, des hôpitaux espagnols avec chapelles et, par conséquent, des prêtres et des religieux qui les desservaient. — N. de la R.

(3) Si les hommes tués aux Espagnols étaient aussi nombreux que l'expose l'auteur, comment n'a-t-on apporté au pacha que 404 têtes dont

parce que les Cabiles en emportèrent quelques-unes en leur pays, pour les montrer à leurs compatriotes. Que Dieu soit loué de cette victoire.

Parmi nos généraux, on doit citer Mostafa Khodja, Khodjat-el-Khil, qui tint ferme avec ses cavaliers sur le champ de bataille, et combla sa troupe de largesses;

Mohammed ben Othman, qui, après s'être distingué dans l'action et avoir fourni les preuves d'une audacieuse bravoure, donnait généreusement à ses soldats, avant même qu'ils lui demandassent, et dont l'intrépidité en cette journée est devenue célèbre. Il faut mentionner aussi le Bey Salah, qui n'épargna ni les efforts de son courage, ni sa personne ni ses richesses, pour protéger ou récompenser les musulmans : car il a fait la charge de chameaux qui a déterminé la défaite des Espagnols, d'après ce que nous avons vu écrit dans les récits historiques de ces derniers. Que Dieu accorde les plus larges récompenses à ces illustres guerriers, ainsi qu'aux braves qui combattaient avec eux dans cette mémorable journée!

Que la rénumération de leurs hauts faits soit accordée, — surtout au jour du jugement!

L'ennemi s'occupa ensuite à relever les navires échoués par suite d'avaries. Cette opération se prolongea jusqu'au 13 Djoumada, qui était un mercredi. Ils commencèrent alors à prendre la mer pour fuir, et leur appareillage dura jusqu'au samedi 17 (1). C'est ainsi que furent anéantis les projets des peuples méchants. Que Dieu, le maître des mondes, en soit loué!

(2) . . . . . et l'étendue de leur matériel; car ils étaient enchevêtrés l'un dans l'autre, comme les mailles d'un filet. Si nous avions lancé contre eux un brûlot, ainsi que l'avaient conseillé d'abord quelques gens sensés, il n'en eût échappé qu'un petit nombre. Néanmoins, en dernier lieu, nous en établîmes un; et lorsque nous nous occupâmes de le lancer, l'ennemi en le voyant en eut la plus grande peur.

chacune était si bien payée? Les musulmans auraient-ils voulu épargner le trésor de leur chef, pour contredire malicieusement le roi d'Espagne.

(1) Si le mercredi était le 13, et le fait est exact, le samedi n'était que le 16, et non le 17.

(2) Le copiste a omis ici quelque chose, sans s'en apercevoir; la phrase n'est pas complète.

Grâce à Dieu, les ennemis n'eurent pas même de nous une pierre ; et nous nous disions à leur sujet : Ils sont très-nombrables ; beaucoup sont aguerris parmi eux, et cependant ils s'en retournent désappointés en leur pays ! »

Et moi, modeste historien, je dis, d'après mon jugement, que si devant cent mille chrétiens il s'en trouvait un seul de ceux qui ont débarqué et qui ont été témoins des misères de cette journée, celui-là suffirait à frapper de terreur les cent mille autres.

L'humble serviteur de Dieu qui a recueilli les faits qui précèdent, dit : J'ai écrit ces feuilles, j'ai réuni les lettres des mots qu'elles contiennent, pour que cet ouvrage rappelle ma mémoire et celle des témoins de ces combats, particulièrement de ceux qui y sont morts, accueillis par la miséricorde divine. Que ce livre enseigne aux derniers habitants du pays, aux défenseurs futurs du sol et de la foi, la valeur guerrière d'Alger, dont la terre de la zone qui l'entoure est pétrie avec le sang des infidèles. Mon Dieu, conservez-la toujours comme foyer de guerre sainte, comme centre de projets audacieux, d'efforts énergiques jusqu'au jour de l'appel des créatures ; je vous invoque au nom du plus noble et du plus généreux de vos serviteurs !

Cet ouvrage a été achevé dans la quatrième dizaine du deuxième tiers, du dernier sixième de la deuxième moitié de la troisième dizaine du dernier dixième du douzième siècle de l'Hégire (1) du Seigneur des créatures, notre seigneur Mohammed. Que Dieu répande ses grâces sur lui ; qu'il lui accorde le salut, ainsi qu'à sa famille, et à tous ses compagnons.

Ici est terminé ce voyage (récit) béni avec la grâce et le secours de Dieu, de la main de celui qui l'a écrit, (composé) l'humble serviteur de son Dieu, l'esclave de ses fautes, *Mohammed ben Mohammed ben Abd Errahman ben el Djilani, Ben Rakiya*, né et domicilié à Tlemcen, originaire d'Agadir. Que Dieu, par un effet de sa grâce et de sa bonté, lui fasse miséricorde, ainsi qu'à son père, à sa mère, à ses professeurs et à tous les musulmans et musulmanes tant vivants que morts.

Grâces soient rendues à Dieu maître des mondes !

---

(1) Cette énigmatique et pédantesque tirade veut dire simplement que la composition du livre a été achevée le 14 doulhidja de l'année 1193, (23 décembre 1779).

Cet ouvrage a été écrit (copié) par l'ordre du Commandant par la volonté de Dieu, de celui qui fait respecter les droits de l'éternel, qui se confie en Dieu, qui combat dans la voie divine, l'excellent très-accomplí, pieux, très-équitable Sidi *Mohammed Bey*, (que Dieu le fortifie par sa bonté ; qu'il en fasse l'instrument de sa miséricorde envers toutes ses créatures), descendant de celui qui a obtenu la clémence divine, Si Othman. Que Dieu le couvre de sa miséricorde.

L'achèvement (de cette copie) a eu lieu le matin du jeudi 11 de l'auguste mois de Dieu Djoumada deuxième, de l'année 1194 (5 ou 6 juin 1780).

L. J. BRESNIER.